

VIRGINIE DELOFFRE

LÉNA

roman

ALBIN MICHEL

À Jacques Robert

Pour Tatiana

Эти бедные селенья,
Эта скудная природа -
Край родной долготерпенья
Край ты руссково народа

*Ces villages misérables
Cette terre pauvre et nue
Terre natale de la patience
Le pays du peuple russe*

Fédor Tioutchev

I

L'ABSENCE

Arkadovnié, 24 novembre 87

Mon bon et cher Mitia,
et toi ma douce Varia,

Le bonheur est-il comme la pâte dont on fait le pain, qui se lève, puis bientôt se rassit ? Me voilà désertée à nouveau, Vassili est reparti à la Base.

Pauvres chers miens, n'êtes-vous pas lassés depuis tout ce temps que j'écris la même chose ? Pourtant, comme elle est claire ma vie, si je dis simplement cela : Vassili vient, puis il repart à la Base.

Et moi, je suis toujours au même endroit. Je travaille tous les jours au combinat, j'ai mon tablier bleu, les mains posées sur les genoux. Il me semble que petite, déjà j'étais de nature immobile.

Sans doute je pense tout le temps à Vassia, mais je ne m'en rends pas bien compte. Le soir, sur le chemin du retour, je fais la queue dans les magasins. Cela me

convient. Attendre m'est naturel puisque j'attends Vassili sans cesse. Les rayons sont devenus de plus en plus vides depuis quelques mois. Il y a des files d'attente pour tout, je n'ai que l'embarras du choix. Je prends mon tour, je m'inscris dans le ruban bariolé qui décore le gris de la rue. Je suis debout, puis j'avance, d'un ou deux pas, au milieu des autres, puis debout à nouveau. Je suis à ma place au cœur d'eux, dans notre interminable patience. Je m'y sens bien. Dans la queue, il y a les conversations des grands-mères autour de moi, je les entends bruire. Il y en a d'aiguës et il y en a de graves, je m'enveloppe dans leurs paroles comme dans un long châle sonore qui s'étire le long du trottoir. Il y a une petite vieille qui est toujours là, toute ronde avec la tête penchée. On dirait une théière avec le couvercle de travers. Elle ne manque pas de me demander des nouvelles de Vassia, qu'elle appelle « notre officier », comme si elle le partageait avec moi, qu'elle me le concédait presque, par charité. Des nouvelles, il n'a jamais pris l'habitude d'en envoyer, mais je trouve bien quelque chose à dire. C'est que j'ai besoin d'elle, car elle fera la queue pour moi quand il sera de retour. Elle nous apportera quelque trouvaille. Elle en profitera bien sûr, elle s'installera pour fureter à son aise dans la pièce avec son couvercle de guingois, faire des commentaires sur tout et me reprocher le linge en retard. Peut-être qu'elle serait méchante si elle n'était pas si ample. Mais de s'être arrondie lui a poli aussi le caractère, et quand je la vois

rouler jusque chez nous son filet au bras, elle est comme un signe qu'il est revenu, une hirondelle, si l'on peut appeler hirondelle un vieux pot à lait mal fermé.

Et le temps qu'elle m'épargnera alors est précieux.

Car si Vassili vient, je ne veux plus être dans les magasins. Je veux rentrer vite du combinat, être près de lui toutes les minutes que la Base m'a abandonnées. Je veux entrer dans sa présence entièrement et m'y adonner sans que rien ne puisse m'en extraire. C'est comme si j'avais deux vies, deux rythmes, quand Vassili vient, et quand il repart à la Base.

Mais je ne sais jamais. Il ne s'annonce pas. Son retour, presque toujours, est le même : il est là tout d'un coup. L'attente s'évanouit aussi brutalement qu'elle était apparue. Alors la vie s'inverse.

Ce n'est pas qu'il veuille me cacher quoi que ce soit. Au contraire quand il vient, il est animé encore de sa vie là-bas, il en parle les premiers jours avec une joie rapide, puis son récit s'apaise. Mais c'est le Commandement qui ne le souhaite pas. Le programme des manœuvres reste naturellement secret, ainsi que les permissions qui en découlent. Et je suppose que nous vivons toutes pareillement, les épouses des pilotes soviétiques, hachurées par le plan des vols.

Je m'y suis habituée. Et même je préfère ainsi. Il me semble que l'absence de Vassili serait moins pure sinon, comme entachée par la connaissance du moment exact de son retour. Lorsqu'il tire la porte, puis tourne le coin

de la rue, il disparaît dans un monde qui se conserve inconnu. Alors le temps s'enraye, et je m'enfoncé en son absence. Elle est telle une longue, longue plaine, facile à marcher. Si haut que l'on cherche à grimper, on ne peut en voir la fin. Et c'est son infini qui me protège. La ligne des montagnes à l'horizon qui clame que la steppe a une borne, il ne faut pas l'imaginer. Abolir en soi l'instant qui ramènera Vassia, l'espérance aux couleurs trop vives et son déchirement, pour se recueillir en attente suspendue, éternelle.

Les images aussi, je les bannis soigneusement. Ses avions avec leurs tableaux de bord, toutes ces choses dont il me parle constamment, je n'en ai aucune idée. Je ne sais pas comment on monte dedans, combien de marches, la couleur des sièges, ni de quelle façon il s'y assoit – légèrement penché comme sur la chaise de la cuisine, ou enfoncé pareil au fauteuil qu'il y a chez Vania ? Je ne le vois pas. Et dans cette étendue vide et sans limites qu'est son éloignement, nous sommes ensemble.

Ce sont les images qui nous séparent. Je crains les informations, les détails surtout, ce sont des couteaux tranchants qu'il ne faut pas approcher. Il suffit d'une phrase, qu'on me dise : « L'escadrille décollera de l'aérodrome militaire de X à 13 h 40 », et je ne peux plus contourner la réalité, des ailes de métal, des cadrans qui clignotent, un magma confus de visions qui m'apeurent. Un petit hanneton de son régiment par exemple, qui fait

du zèle, vient bourdonner chez moi qu'il a quitté la Base avant lui et qu'il connaît le moment de son retour. Tout heureux, il fait une phrase pleine de dates et d'heures, qui ébranle mon atmosphère, fait vaciller mon chemin. Gentiment je pousse le hanneton dehors mais il me faut longtemps pour retrouver la paix.

Quand j'écris cela, je sais ce que tu penses Mitia, et tes sourcils qui s'agitent. J'ai fait de l'absence de Vassili un conte personnel, une légende intérieure que nulle aspérité de la réalité ne doit troubler. Je m'y suis enfermée, dedans de hautes murailles, n'est-ce pas ? Et je m'applique, laborieusement, à y devenir aveugle et sourde. Vassia ajoute : bornée. Il admire, depuis cinq ans que nous sommes mariés, que je sois restée dans une incompréhension intacte de ce métier qui constitue sa vie, sa passion, le plus clair de son temps et de ses conversations. Mon entendement, et tous mes sens même, semblent capables de se fermer électivement à ce domaine, dans lequel pourtant il me baigne en permanence, et ce tour de force l'émerveille. D'après lui, j'aurais érigé l'imbécillité sélective en principe de vie, quasi en système philosophique.

Il dit aussi que l'ignorance est ma pelisse, que je m'y enroule bien au chaud puis hiberne pendant toute son absence, en complète sérénité. Et que je suis à la merci de la moindre mite... J'aime quand il se moque de moi, cela me fait du bien comme un bon sirop. Il dit vrai, l'ignorance est mon assise, c'est le sol sur lequel j'avance.

Un sol bien ferme, durci par le gel de l'attente, qui offre au marcheur sa surface sûre et fidèle. Mais l'ignorance, il la faut hermétique. Les descriptions, les connaissances, ce sont des menaces qui guettent chacun de mes pas, comme ces crevasses dissimulées sous des ponts de neige cachant des gouffres, des cavernes béantes, la chute peut-être.

Où, je le sais que son métier est dangereux, je sais combien de pilotes meurent dans des exercices ou des vols d'essai. Et aussi que ce savoir doit rester derrière une cloison de notre existence. La cloison, je suis tranquille, c'est moi qui la bâtis. Et je suis reconnaissante à l'armée soviétique qui m'a tant aidée, avec sa manie obsédante du secret, à en calfater les recoins.

Il arrive que par une fissure sa vie réelle me parvienne, rarement heureusement. Vous souvenez-vous l'an dernier, quand j'ai écrit de Moscou ? Son régiment était désigné pour participer aux fêtes de la Révolution, il devait piloter un Soukhoï dans la démonstration aérienne du deuxième jour. Il était si fier, et moi si déconcertée. J'étais invitée par l'état-major, et logée dans un appartement que je trouvais trop vaste, ou trop luxueux. C'était la première fois que je venais à Moscou. La Ville aussi me mettait mal à l'aise, trop pressée, trop rapide pour moi. Je me voyais bien telle que je suis, et quel mauvais choix il a fait : une enfant du Nord sibérien à l'aise dans le silence et les déserts glacés, terrorisée par la ville, tout le contraire de la compagne qu'il

faudrait à un pilote de l'armée de l'air soviétique. Toujours, j'ai eu ce sentiment de ne pas être à la hauteur de Vassia. Mais en vérité, comment faire s'il se produit à cinq mille mètres du sol ?

Le pire, ce fut le programme avec les horaires dans les journaux. Le pays entier savait où il était, ce qui l'occupait en ce jour-là. Et moi qui ne sais jamais rien. Son escadrille était annoncée, j'ai levé la tête comme faisaient les autres autour. Vassili était absent depuis deux mois, deux longs mois que je ne l'avais vu, ni rien su de lui. Je pensais, pourtant, le voilà qui passe au-dessus de moi. C'est le troisième sur la droite, voilà que je sais exactement où il est et ce qu'il fait, qu'il y a des taches dans son absence. Je regardais le petit point de Vassili dans le ciel, puis alentour. Il y avait le vrombissement des moteurs, l'odeur du kérosène, les cris heureux de la foule. Et moi au milieu, cernée de sensations étranges, qui me sont hostiles, qui ne sont pas de mon monde.

Tout était erroné. L'absence de Vassia, je la connais bien, elle n'est pas ainsi. Elle ne fait pas de bruit et elle n'a pas d'odeurs. Elle me prend par la main, m'attire près de la fenêtre.

Dans la cour de chez nous pousse un orme, qui tend jusqu'à nos carreaux ses grands bras feuillus. Les arbres ! J'en avais regardé des images bien sûr dans les livres d'école, mais le bruit qu'ils font quand le vent les agite, et l'odeur qu'ils ont, comment savoir chez

nous dans la Sibérie polaire ? La première fois que je les ai vus, c'était toi Mitia qui m'avais emmenée, vers le sud là où ils poussent. D'abord ils sont apparus timidement aux confins de la taïga, puis par groupes, de plus en plus hardis, puis en royaume, immense et verdoyant. L'enchantement est resté. Je suis devenue comme Tsvetaïeva qui pouvait écrire n'importe où, s'il y avait seulement une table, une fenêtre, et un arbre sous la fenêtre. Moi je vis là, sous cette fenêtre. À lire, ou à coudre, quand il est là et que j'entends sa voix à côté. Et quand il est parti ? À rien souvent, les mains posées sur les genoux. Maria alors m'apporte de la couture en retard, des légumes à éplucher, pour m'occuper, croyant me faire plaisir. Mais non, à rien je préfère. L'absence de Vassia m'entraîne auprès de la fenêtre, m'y assoit délicatement, m'y installe. Elle est confortable et douce au toucher. Elle tisse autour de moi sa toison invisible en laquelle je m'oublie. Elle se consume en moi son absence, lentement au fil des semaines qu'elle dure, le long des files d'attente, et le soir sur le chemin du retour. Elle m'accompagne. Elle ressemble à la lampe de notre maison quand je rentrais de l'école, si petite et tremblante au fond de la route, et vous dessous en certitude.

Car vous deux au contraire, je vous vois tout le temps. Je te vois en ce moment oncle Mitia, sous la lampe jaune dont les bords s'écaillent, tu tiens ma lettre à la main, encore une lettre. Varvara à ton côté fouille dans le

LÉNA

poêle, qu'est-ce qu'elle nous dit donc Lénotchka. Et vous le savez d'avance ce que je vais dire, depuis toutes ces années que je vous écris ponctuellement, à chaque venue et chaque en aller de Vassili. Sous la table, je vois le tiroir où s'entassent mes lettres. Ce sont les traces, le goémon déposé, tous ses départs et tous ses retours, ce qu'il en reste, mes cailloux sur la route passée. Je suis tout entière dans ce tiroir sans doute, sous votre garde et votre regard.

Je vous embrasse tendrement. Croyez en moi, je vous aime.

Léna

– Elle est arrivée ? Oh que je suis contente ! Faites voir, Mitia, mais lâchez-la donc ! Dirait-on pas qu'elle vous appartient cette lettre ? Elle en a mis des tartines dites donc... Y en a au moins dix feuillets serrés. Avant dans leur début, elle en mettait pas tant. Elle te bâclait trois petits mots de billet et contentez-vous avec ça... Vassia est arrivé hier, il va bien, on vous embrasse tous les deux. Et voilà pour les vieux, c'est assez. Tout ce qu'elle écrit ces temps derniers ça réchauffe le cœur... Mais vous croyez que c'est bon signe, vous ? Faudrait pas que le mariage ait tourné comme une mayonnaise au soleil. C'est quand même drôle la manière qu'ils vivent tous les deux, on dirait une femme de marin. C'est pourtant pas sur l'eau qu'il se tient lui, c'est plutôt les hauteurs son rayon. Vous pensez pas qu'elle aurait pu le suivre dans sa base ? Paraît qu'ils en ont des beaux logements pour les militaires ! Plutôt que de dépérir la moitié de l'an, ce serait sa place à ses côtés. C'est pas votre sentiment, vous ? Franchement ?

Ils sont tout justement tels qu'elle les a imaginés. La grosse Varvara fouille joyeusement du tisonnier, brinquebalant sa carcasse trop chargée d'un pied sur l'autre comme un escabeau mal établi. Dimitri silencieux s'est accoudé à la table et tient la lettre à la main, sous la lampe jaune dont les bords s'écaillent. Il est de quelques années son cadet, mais cela ne se voit plus guère. L'Arctique s'est acharné sur son visage osseux et l'a creusé comme une terre à labour. Selon la lumière et la pliure qu'ils prennent, on trouve à ces sillons un air de sévérité sèche, de douceur, ou de lassitude. Il répond de sa voix grave en secouant la tête :

– Oh non, elle n'aurait pas pu. Il est muté d'une base à l'autre, deux fois déjà en cinq ans, c'est son lot, la vie qu'il a choisie. Mais elle qui a tant de mal avec les changements... Elle a trouvé un coin qui lui convient parce qu'il y a un arbre dans la cour, alors elle reste là près de l'arbre. Elle est trop difficile à déplacer, c'est comme si on la mettait à nu. De toujours elle a été comme ça. Rappelez-vous, petite, là, près du poêle...

– Dame, elle était pas dure à garder ! Elle demandait pas plus de surveillance que pour une tortue. On la posait quelque part, deux heures après on revient, elle est toujours au même endroit. Elle aurait fait le bonheur d'un peintre, elle aurait gardé la pose sans embarras... Surtout belle comme elle était avec ses grands yeux qui vous prenaient au cœur. Et cette lenteur ! Pour l'habiller le matin j'en prenais des coups de sang. Bon, alors,

c'est-y qu'il part ou qu'il revient ce coup-ci? Moi je m'emmêle dans leurs va-et-vient. Ah non vous n'y pensez pas, y en a trop, c'est des romans qu'elle nous fait maintenant! Lisez-la vous. Hautement s'il vous plaît, que j'entende bien. Mais oui, je m'assois.

Et Dimitri commença la lecture.

Elle ne s'asseyait jamais Varvara. Il fallait l'arrivée de la lettre pour qu'on voie cet événement, son séant une grande heure au repos sur un siège. Il faut dire que la vie ne lui en avait guère laissé le loisir. La guerre, les enfants à élever, les plans quinquennaux à boucler en quatre ans selon l'arithmétique personnelle du Petit Père, l'avaient successivement occupée. Les enfants grandis elle avait cru pouvoir souffler. C'est alors qu'on lui avait collé un locataire, ce Dimitri Fédorovitch, un professeur surgi de la ville qui n'était jamais reparti et se trouvait toujours là depuis plus de vingt ans à lui embrouiller la tête. Et quelques années plus tard à l'orée de la vieillesse, il y avait eu l'arrivée inattendue de cette drôle d'enfant, Eléna, remuante autant qu'un limaçon, mais qui lui avait causé plus de tourments que tout le reste réuni avec ses grand yeux gris et muets.

Ouiche, quand ça vous le voyez, vous, le temps de s'asseoir? Elle farfouille toujours dans le poêle, marmonnant plus par principe que par conviction. Dimitri tente de la faire taire en lui avançant un siège. Ils forment un étrange duo, lui l'intellectuel moscovite échoué par hasard dans ce trou perdu de Sibérie, et elle la brave

kolkhozienne du cru. Un duo que Varvara domine par son bavardage incessant et sa profusion de souvenirs.

Elle était née en 1921 la bonne Varia, dans une famille de paysans si démunis qu'ils n'avaient pas grand-chose à redouter de la Révolution quel que soit ce qui en sortirait. Son père avait la taloche et la tendresse aussi faciles l'une que l'autre, et régnait en maître sur ses six marmots. C'était un sacré bonhomme, fort en goule et bon conteur, jamais en panne pour ce qui est de discourir. C'est que la langue, c'est pas comme les chaussures, ça s'use point pardi ! Il n'en finissait pas de raconter. Pour ses petits agnelets, ces chanceux nés sous la bonne étoile rouge, qu'ils sachent un peu comment c'était avant. Le soir il alignait sa marmaille sur le banc et à toute volée de sa forte voix leur enfonçait le passé dans la tête, la Russie qu'il avait connue, celle des exploités et des crève-la-faim, et que sa mère était née serve – oui, leur grand-mère Anfissa, elle était née avant l'abolition du servage. Parce que le Moyen Âge, mes petiots, chez nous c'était hier.

« Imaginez-vous cette époque mes enfants, disait-il en tapant de son gros poing sur la table, et la brochette de galopins sursautait à l'unisson. On dormait dans la vermine sur des planches de bois, marmaille et adultes emmêlés, si abrutis d'épuisement qu'on était pour ainsi dire de vrais animaux, à qui ne restait pas même la

force de la conscience, fût-ce la conscience de toute sa misère... Ah les bougres d'affameurs du peuple, ça leur suffisait donc pas ? Ils sont venus nous arracher à la terre, nous traîner en guenilles jusqu'à la frontière pour défendre la Russie et le tsar un revolver dans le dos ! C'était-y notre affaire les Empires et leur guerre ? Allait-on crever dans des tranchées pouilleuses pour leurs archiducs enrubannés ? Les désertions mes lapins, ça courait les rangs plus vite que la vérole... Ils s'en allaient les soldats du tsar, ils se détachaient un à un comme des fruits suris, à tel point qu'à certains régiments ne restait plus que le trognon. Ils s'en allaient errant par la campagne, cachés dans des buissons, grelottants et faméliques, serrés contre leur arme qu'ils avaient pris soin d'emporter, leur seul trésor...

Ah mes enfants ! Pour les gueux de cette sorte, figurez-vous qu'il fut le bienvenu le turbulent, le retentissant Octobre 17 ! Point besoin de peser à l'once près, on avait bien su vers qui tourner les fusils quand elles sont arrivées au grand galop les années flamboyantes, les filles d'Octobre, en leurs atours et tintamarre, en leurs habits rouge sang ! Rouges les étendards et les bâtiments, rouges les pavés et les ruisseaux, rouge la bourrasque de désirs... Un vent puissant s'était mis à souffler sur la Russie, en tourbillons qui emportent tout ! Nous les guenilleux, on avait ouvert à deux battants la grande porte du futur. On crachait dans nos mains, on se penchait dessus pour y découvrir le visage de l'avenir. Car

c'était là qu'il était tracé, dans ces cals et ces crevasses ! Allons dis camarade, que vois-tu ? Discours et causeries du matin jusqu'au soir... Comment qu'il sera, raconte, le monde nouveau ? Un grand flot de paroles bondissait sur la Russie ! Ah les belles années, les filles d'espoir... »

Bien sûr la vie humaine ne comptait guère plus qu'au-paravant, et la gamelle à peine plus remplie. Sur les six enfants, deux moururent de faim en 28. Mais le père, à la section, apprenait à lire. Le soir il ânonnait le journal à haute voix, empêchant tout le monde de dormir car c'était son but à la vérité, que chacun sache et écoute. Lui le miséreux fils de miséreux, il savait les lettres, il avait la conscience... Il connaissait les mots de sa condition, il les déchiffrait dans son journal au soir tombant, en détachant les syllabes, pour ceux-là des enfants qui lui restaient et vivraient à l'avenir comme l'écoutait la petite Varvara, les yeux grand ouverts...

Ainsi grandit Varia dans le vacarme de la misère révélée. À seize ans c'était une solide fille, qui quittait sa famille d'un pas vif et vaillant pour s'en aller travailler au sovkhoze. À dix-huit elle s'était mariée avec Victor, un du village qu'était pas mauvais gars et ne buvait pas plus que les autres. Une belle fête qu'ils avaient eue ! Sur le seuil de sa nouvelle maison son père l'avait embrassée, et hop, dans les bras du Victor ! Elle était gracieuse Varvara de ce temps-là, et pas volumineuse comme maintenant, facile à soulever. La maison était plaisante, tout en bois avec sa clôture en rondins non écorcés. La

belle-mère en revanche était grincheuse et impotente, mais qu'importe ? Le soir dans la soupente juste assez large pour leur lit il faisait bien chaud auprès du Victor, et en avant les câlineries... Le résultat ne s'était pas fait attendre, au printemps suivant elle était munie d'un beau petit, un garçon, dont ils n'étaient rien moins que fiers. Ah ces quelques mois de bonheur, il faut les serrer bien fort en sa mémoire comme un avare les cordons de sa bourse, des fois qu'on en aurait pas d'autres...

– Enfin Varia, allez-vous vous asseoir une bonne fois, ou faut-il supplier à genoux ? Allons je vous connais, vous divaguez, vous divaguez, après vous perdez le fil et je dois reprendre la lettre depuis le début.

Mais non, ce n'est point son idée. Il y a des jours comme ça, où il n'y a guère moyen de l'arrêter, ni les jambes ni la langue. Elle part en babil et souvenirs, l'un entraînant l'autre, et il faut qu'elle dévide sa pelote jusqu'au bout.

– S'asseoir, toujours s'asseoir, rechignait-elle en s'échauffant à mesure, mais c'est une obsession chez vous ma parole ! C'est des manières qu'on m'a pas enseignées à moi, figurez-vous. Ça sort d'où cette habitude maintenant qu'il faudrait se percher sur une chaise à bayer aux corneilles ? Des jeunes générations qu'ont du jus de carotte dans la mémoire assurément, et dans les mollets en quantité, des volatiles de Moscou qui dansent

le rokeunrolle jusqu'au matin. Et quand ça d'après vous j'aurais pris cette coutume-là, de m'asseoir ? Savez-vous bien quel âge j'avais en juin 41 ?

Allons bon. Pourtant on ne peut pas dire qu'elle parlait souvent de la guerre, non, ce serait mentir. Seulement ça la prenait de façon inattendue, comme tout d'ailleurs, au coin d'une pensée, par un saut d'idée saugrenu qu'il n'aurait su prévoir en lui avançant un simple tabouret. Elle partait alors en errance dans sa mémoire et il savait qu'au bas mot, avec les détours et les commentaires, il faudrait compter maintenant une bonne heure avant d'arriver au bout de la lettre. Mais il lui emboîtait le pas sans impatience, mi-résigné mi-touché, curieux encore malgré plus de deux décennies passées en sa compagnie.

– Vingt ans, Varvara...

– Précisément ! Vingt ans quand ces cochons d'Allemands ont franchi la frontière par surprise, comme des voleurs. Ah les sournois, les misérables !

Elle avait complètement oublié la lettre. Elle se tenait debout devant le poêle, rajustant d'interminables couches de chandails, tremblant d'indignation comme si l'invasion ennemie était survenue la veille. Il faut dire que chez elle, le temps n'agissait que sur l'écorce. À l'intérieur les révoltes comme les chagrins se conservaient intacts, s'enflammaient et se succédaient de façon imprévisible, aussi vifs et changeants que la lumière du jour. La colère céda brusquement et son visage s'emplit de tristesse.

– Oh Mitia ! C’était des jours sombres, pleins d’angoisse, comme si la lumière avait baissé tout d’un coup. Même si vous étiez jeunot, ça vous en souvient... Ils fondaient sur nous, on voyait les frontières s’écrouler une à une, la Biélorussie, l’Ukraine, les pays Baltes. Ah, le malheur avait mis ses bottes de sept lieues. Il avait fini d’avaler l’Europe, il s’avançait vers nous maintenant. On le regardait s’approcher, stupéfaits, incrédules, une douleur terrible au fond du cœur...

Seigneur, qu’est-ce que vous voulez y faire ? Je l’ai accompagné à la gare, mon Victor. C’est comme si c’était hier. On était des milliers pareilles sur ces quais avec un petit dans les bras, dans les cris, la foule, les paroles inutiles et celles qu’on retient. Et puis le train s’en va et l’on s’en retourne à pas lourds au sovkhoze dénudé où tout a été réquisitionné pour le front, les hommes, les tracteurs, les chevaux. Alors on a moissonné, les femmes et les enfants, avec des bœufs quand on en avait, avec nos bras sinon. On s’attelait aux charries avec des gamins de dix ans. Dites, vous croyez vraiment que c’est le moment qu’on aurait pris le pli de s’asseoir ?

Elle le regardait d’un air indécis. La question la préoccupait. Elle semblait se demander si elle n’avait pas eu dans ces années-là une occasion de s’asseoir qu’elle aurait manquée. Mais rien ne venant décidément, il fallait chercher plus loin et elle reprit avec ardeur :

– Laissez-moi parler ! Non, j’ai pas fini ! À l’automne

il y a eu l'évacuation des industries menacées par l'avancée allemande. Misère, quelle opération... Est-il possible qu'on en soit venus à bout ? Plus d'un millier d'usines démontées pièce par pièce, tout le Donbass et l'Ukraine transférés vers l'Oural et la Volga par convois ferroviaires. Jusque chez nous en Sibérie il en est venu, une fabrique de moteurs en provenance de Smolensk. On arrivait des villages alentour, de loin parfois, avec des pelles et des pioches. La terre gelée était dure comme la pierre, il fallait s'épuiser à y creuser un trou puis la faire sauter à la dynamite. On travaillait même la nuit avec des lampes à gaz pour monter les nouveaux bâtiments. On était si vaillants, on y mettait tant de forces... à croire que le pays n'attendait qu'après ces maudits hangars pour arrêter les Allemands ! Oui vraiment, chacun de nous pensait qu'avec sa pioche il allait sauver la Russie.

L'hiver arrivait. En novembre les premiers trains sont entrés en gare avec les machines-outils dessus, couvertes de givre blanc, comme des fantômes aux suaires dressés dans la nuit. Les hommes les déchargeaient. Notre tâche, c'était de les dégeler pour qu'ils puissent les remonter. On entretenait de grands feux en cercle autour des machines, et il en venait toujours, sans cesse des quais aux hangars, des fourgons avec leur chargement de spectres à la lueur des brasiers. Les ouvriers et les spécialistes sont arrivés juste après. Ils descendaient des wagons, hébétés et transis, après des jours de

voyage, et se mettaient au travail sur-le-champ à peine une soupe dans le ventre. Ils nous montraient comment procéder, il aurait pas fallu qu'on leur remonte leurs outils de travers. Au bout d'un mois, Mitia, l'usine était debout et la production prête à reprendre. En un mois seulement !

Attendez, arrivés là l'embaras qu'on a eu, c'est que des ouvriers y en avait pas assez. Comment faire ? C'est la moitié au moins qui manquait, qu'était restée sous les bombardements. Alors nous les femmes, on s'est mises aux machines. Il fallait bien qu'on se rende utiles. On travaillait des quinze heures par jour, avec les mains cloquées d'engelures. On songeait pas à se plaindre : les autres étaient au front. Mais c'est pas encore l'époque qu'on aurait pris le penchant de s'asseoir, m'est avis...

Bah, reprit-elle, le moyen de faire autrement, puisque c'était des moteurs pour les tanks ? C'est qu'on pense à son Victor dans ces cas-là. Il en conduisait un de tank, rapport qu'il savait manœuvrer un tracteur, on l'avait fourré là-dedans après quarante-huit heures d'instruction. Oh il a eu de la chance, il a pas écopé des vieux BT-7 qui flambaient comme des allumettes. Un T-34 il a eu, dès le début de la guerre, ça c'était des chars, meilleurs que les Panzer qu'il disait dans ses lettres. Pauvre Victor, qui avait juste eu le temps avant de partir de me faire le cadet... Oh je sais, je l'ai trop gâté celui-là, j'en ai fait un chenapan. Je le grondais, je le corrigeais, mais le cœur n'y était pas comme il faut à cause qu'il a jamais vu son

père. Faut-y être bête aussi, pour survivre à Stalingrad, traverser l'Ukraine et la Pologne sur son T-34 et s'en aller mourir à Königsberg deux mois avant la fin de la guerre... C'est pas un nom pour mourir ça, Königsberg. Ça vous racle la gorge, on dirait un crachat puis un rot s'ensuivant. Je suis bien reconnaissante à Staline qu'il a rebaptisé ça Kaliningrad par la suite. Maintenant c'est à Kaliningrad qu'il est mort mon Victor, ça sonne quand même plus joli, non ? Kaliningrad... on dirait des clochettes d'enfant qui résonnent dans la forêt. On doit y reposer tranquille et en douceur, il me semble... – oui, grâce à Staline, que je remercie pour le sommeil de Victor, même si c'est plus la mode. Non, je n'ai pas honte de le dire. C'est un exploit formidable qu'on a fait de ce temps-là, et sans Lui, on n'aurait pas pu y arriver !

– Dites, Varvara, l'interrompt-il en fléchissant la voix, je suis sûr que vous l'avez conservé Son portrait, hein ? Avouez, sous une planche ? Ou sous votre matelas peut-être ?

– Non mais des fois, vous fouillez sous mon matelas maintenant ? Et alors, si je l'avais gardé Son portrait ? Qui viendrait m'en faire reproche, les gamins de maintenant qui pensent qu'aux bloujines et comprennent rien à rien de cette époque ? Votre ami Zinoviev, il en connaît qui sont morts avec Son portrait caché sous l'oreiller, entre deux icônes. Allez comprendre la Russie après ça... Je sais les crimes qu'Il a commis, avant et après : la collectivisation je l'ai vécue, et en direct encore, je peux

en parler même beaucoup mieux que certains. Mais on aura beau dire, il y a eu juillet 41. Quand la déroute était sur nous et qu'il nous a parlé dans la radio, qu'il nous a dit « Frères et sœurs ! »...

C'était un moment effroyable. L'Armée rouge était pourtant invincible, on nous l'avait dit tant de fois ! Alors comment était-ce possible ? Des armées entières encerclées et détruites, les Allemands aux portes de Kiev, de Leningrad et de Smolensk, en moins de deux semaines... Et dans tout ça le silence des autorités, les communiqués désespérés ne parlant que de recul et de pertes, le discours bégayant de Molotov pire encore que le silence. Le doute était en nous, c'était un poison qui nous viciait les veines pareil aux envahisseurs souillant nos villes et nos labours. Avait-on fait la Révolution pour voir ça ? Des années de sacrifices, et les nazis sur le sol russe ! C'était comme la fin du monde. Alors Staline a parlé. Il est arrivé dans la radio, avec sa voix épaisse et son gros accent de Géorgie. Et dès la première phrase on a su ce qu'il allait nous dire, on a su qu'on allait le faire, même si on devait y rester jusqu'au dernier. Je l'entends encore... « Camarades, citoyens, frères et sœurs ! Je m'adresse à vous, mes amis ! » Jamais il ne nous avait parlé ainsi. Il nous sembla soudain qu'on était plus forts, que la lumière revenait.

– Hé, Mitia...

Tout son chagrin était en train de s'envoler, chassé

par un autre souvenir, et elle le poussait maintenant du coude, la figure secouée par le rire.

– Hé, cet accent de plouc du Caucase qu’il avait... Vous vous souvenez ? La rigolade... « chjiteuyens de L’Eunion Cheuviétique » ! Non faut pas se moquer, c’est pas bien. C’est quand même pas sa faute à ce pauvre homme s’il avait un accent. Quelle époque tout de même, heureusement que c’est de l’histoire ancienne.

Elle avait repris son sérieux et ralenti son affairément. Elle soupirait les yeux dans le vague et dans ses souvenirs, mais souriait aussi, d’un sourire timide qui lui allait étrangement bien, parce qu’on ne cherche pas à se vanter, parce que ce qu’on a fait voyons c’est naturel. Il y eut une pause. Ce fut Dimitri qui reprit :

– Oui, la vie a bien changé, Varia... Les années ont coulé. Qu’est-ce que vous voulez la roue tourne, à Moscou les volatiles dansent et bâillent au petit matin à la sortie des boîtes de nuit, et c’est tant mieux pour eux. Leur souhaiterait-on ce qu’on a connu ? Au fait, je ne fouille pas sous votre matelas. Allons, si on reprenait la lettre de la petite ? Miracle, vous voilà assise, il faut que j’en profite. Là vous êtes prête, où en étais-je donc ?

Les années ont coulé. Varvara est devenue une vraie dondon, une bonne vieille volumineuse, recouverte de tant de tricots et jupons qu’on ne sait plus distinguer

dans cette ampleur ce qui lui appartient en propre et ce qui relève de la garniture.

La roue tourne, c'est loin tout cela... mais quand même, on l'a vécu. Pourrait-on l'effacer de soi ? Voilà pourquoi elle grogne pendant la lecture, l'ancienne. Voilà pourquoi elle se trémousse avec des soupirs, des hochements de tête et des haussements d'épaule, et qu'à la fin elle n'y tient plus...

– Attendez, relisez un peu ce passage on n'y comprend goutte. Oui là à Moscou, le mitinge aérien... Hein ? Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de cris de la foule et d'odeurs de kérosène qui sont erronés ? Seigneur, ces tracas qu'elle fait ! Et pourquoi, je vous le donne en mille ? Parce que son homme lui vrombit au-dessus de la tête sur la place Rouge ! Et qu'elle, on l'a fourrée dans un bel appartement moscovite comme un loukoum au milieu d'une bonbonnière ! Enfin Mitia nous, notre génération, si on avait eu la tête faite comme ça... vous croyez qu'on serait encore là ? À écouter ses sornettes ?

D'un côté, dans une ville de province de la Russie centrale, il y a une fenêtre et un arbre sous la fenêtre. De l'autre dans le nord de la Sibérie, se dresse une maison en rondins de bois, rudimentaire et solide, une de ces maisons capables de résister à bien des intempé-

LÉNA

ries. Derrière assez loin dans le fond, il y a la mémoire paisible de Varvara, cet effort gigantesque, cet héroïsme bonhomme, le passé oublié d'un très grand peuple.

C'est le décor d'Eléna, de son histoire.